

Dimanche de la Réformation, 31 octobre 2021
Culte d'ouverture du Jubilé de l'Eglise française de Bâle
prédication donnée à la Leonhardskirche

Textes : Matthieu 18,23-35 ; Romains 3,21-28

On est parfois un peu embêtés, nous autres protestants, quand on nous demande ce qu'est, dans le fond, la Réforme. Bien sûr, on peut dire que notre conception de l'Eglise n'est pas tout à fait la même que celle de nos amis de Rome, et on peut dire aussi que ces chers amis de Rome ont parfois été nos pires ennemis, comme lors de ces massacres de la Saint-Barthélemy qui ont vu des chrétiens de France tuer davantage de chrétiens en quelques semaines que tous les empereurs n'avaient fait de martyrs entre la persécution de Néron au 1^{er} siècle et celle de Dioclétien au début du 4^e siècle.

Mais encore ? Qu'est-ce que c'est, fondamentalement, que d'être protestant ? On pressent bien que ce n'est pas seulement avoir une façon de comprendre l'Eglise qui n'est pas exactement celle de Rome ou compter parmi ses ancêtres des gens qui se sont fait persécuter durant les guerres de religion.

A la racine de la Réforme, celle de Luther dont nous faisons mémoire aujourd'hui, il y a une intuition. L'intuition d'avoir tout reçu de Dieu, à commencer par la justice. De façon un peu technique, hélas, les théologiens parlent volontiers de « justification par la foi »... mais l'expression n'est pas vraiment compréhensible. Au milieu du siècle dernier, Paul Tillich disait déjà que les étudiants en théologie eux-mêmes ne comprennent pas ce que cela veut dire... alors imaginez un peu qu'on entende parler de « justification par la foi » ou de « Rechtfertigung aus Glauben » dans la presse quotidienne ou dans les conversations de bistrots !

Il s'agit pourtant de quelque chose d'assez simple, mais de tellement vertigineux qu'on n'ose pas y croire.

C'est d'abord l'expérience que fait l'apôtre Paul, quand il écrit que l'humain est justifié par la foi. Cela veut dire que l'humain, coupable de tous les maux depuis la sinistre mésaventure survenue à nos premiers parents, est, grâce à Dieu et devant Dieu, détenteur d'un casier judiciaire parfaitement vierge.

Je le concède. Paul est un rien compliqué quand il explique la chose. C'est la raison pour laquelle je vous propose de laisser un instant de côté l'épître aux Romains et d'ouvrir l'évangile de Matthieu au chapitre 18. Jésus ne nous y fait pas un discours théologique, mais il raconte une histoire, qui exprime déjà cette intuition fondamentale que retrouvera plus tard de la Réforme. Comme nous aimons tous les histoires, ça tombe bien.

Jésus vient d'expliquer qu'il faut pardonner non pas seulement sept fois, mais 77 fois 7 fois. C'est-à-dire 539 fois : autant dire non seulement qu'on n'arrive pas à compter, mais surtout que ça n'a plus aucun sens de compter. Ce que Jésus veut dire ici, c'est que le pardon n'a rigoureusement rien à voir avec des choses qu'on pourrait énumérer. Il relève d'une autre logique que celle de l'arithmétique. Il déborde de partout.

Nous avons peut-être du mal à comprendre, mais nous ne sommes pas en mauvaise compagnie car les disciples de Jésus eux aussi ont eu du mal à comprendre. Jésus va donc leur raconter une parabole sur le sujet. « Il en va du Royaume des cieux comme d'un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. » Le roi commence donc, et on lui amène quelqu'un qui lui doit 10'000 talents. Les disciples doivent ouvrir des yeux grands comme des soucoupes. Un talent vaut environ 16 ans de salaire d'ouvrier ayant charge de famille. Si l'on voulait risquer un chiffre en francs suisses (j'abrège la démonstration), on pourrait dire que 10'000 talents correspondent à 15 milliards de francs, soit une pile de billets de 1000 francs qui aurait à peu près 2 km de hauteur et qui pèserait environ 15 tonnes. Revenons à la parabole : « l'homme n'avait pas de quoi rembourser ». Tiens donc ! qui pourrait d'un coup rembourser 15 milliards ? « Le maître donna l'ordre de le vendre ainsi que sa femme (on est un peu triste pour elle, mais l'important n'est pas là), ses enfants et tout ce qu'il avait. » L'histoire est parfaitement abracadabrante, mais on n'est pas encore au bout des invraisemblances. L'homme se jette

aux pieds du roi et sanglote : « Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout ! » On voit mal comment notre bonhomme pourrait bien tenir sa promesse, mais voilà que le maître le laisse aller et lui remet sa dette, littéralement, lui « pardonne » sa dette, comme on dit « *pardonne*-nous nos offenses, comme nous *pardonnons* aussi à ceux qui nous ont offensés » (en grec, c'est du même mot qu'il s'agit). En d'autres termes : « Tu me dois 15 tonnes de billets de 1000 francs ? Cadeau ! »

L'histoire continue : « En sortant, ce serviteur rencontra un de ses compagnons, qui lui devait cent pièces d'argent (ou : cent deniers). » Si l'on tourne une page dans l'évangile de Matthieu, on tombe sur la parabole des ouvriers dans la vigne. « Il convint avec les ouvriers d'une pièce d'argent pour la journée et les envoya à sa vigne. » Une pièce d'argent, c'est donc le salaire de la journée. Et voilà que notre serviteur, qui vient de recevoir gratuitement, sans compensation, dans un geste de générosité magnifique, l'équivalent de 160'000 ans de salaire, prend à la gorge son compagnon qui lui doit, mettons, entre trois et quatre mois de salaire. « 'Rembourse ce que tu dois !' Son compagnon se jeta à ses pieds et il le suppliait en disant : 'Prends patience envers moi, et je te rembourserai !' » On a déjà entendu ça quelque part... mais notre héros avait de toute évidence oublié qu'il avait lui-même prononcé ces mots quelques minutes plus tôt et il fait jeter son compagnon en prison.

Ultime rebondissement : le maître apprend l'histoire, convoque notre gaillard et lui dit ces mots qui résonnent comme la leçon de la parabole : « Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? » Il le jette ensuite en prison « en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait », c'est-à-dire que le serviteur va rester à l'ombre un bon moment.

Cette histoire n'est absolument pas crédible. Le roi de la parabole est complètement fou, au moins pour trois raisons : d'abord, il faudrait être un banquier totalement irresponsable pour prêter 15 milliards à quelqu'un ; ensuite, si le débiteur ne peut rien rembourser, on ne lui en fait pas cadeau sans autre forme de procès ; enfin, si l'on veut quand même lui faire rembourser sa dette, on ne va tout de même pas espérer rentrer dans ses fonds en jetant le débiteur en prison jusqu'à ce qu'il ait versé le dernier centime de ce qu'il devait.

Or, ce que Jésus nous dit ici, c'est que cette folie du roi est la folie de Dieu. Paul en parle dans ses lettres en termes plus savants, pour dire que Dieu nous a tout donné. « Qu'as-tu, que tu n'aies reçu ? » écrit-il à ses amis de Corinthe.

Qui que nous soyons, il y a en effet au moins deux choses que Dieu nous a données. D'abord la vie, car personne d'entre nous n'est à l'origine de sa propre existence et nous sommes invités, à chaque nouveau jour, à recevoir notre vie comme un don qui vient d'ailleurs. Ensuite, Dieu nous a donné la promesse de son pardon, la promesse d'une réconciliation définitive avec lui. La promesse d'un pardon si grand, d'un pardon si gratuit qu'elle fait exploser tous nos décomptes d'épicier.

C'est exactement ce que Luther comprend en lisant l'épître aux Romains : si la justice de Dieu m'est donnée... elle devient donc, logiquement, *ma* justice. Imaginons un autre exemple, tout à fait prosaïque, pour mieux faire comprendre la chose. Vous avez reçu de votre grand-mère, en héritage ou pour Noël, peu importe, une superbe pendule qui trône désormais chez vous, par exemple au-dessus de la cheminée. Quand vous l'entendez sonner, vous pensez peut-être à votre grand-mère, et d'ailleurs, vous l'appellez toujours « la pendule de grand-maman ». Mais à qui appartient la « pendule de grand-maman », sinon à vous, qui l'avez reçue ? Il y va exactement de la même chose quand Luther parle de la « justice de Dieu » : à qui appartient cette justice, sinon à nous, qui l'avons reçue ?

En 1545, le vieux Luther rédige une préface pour un recueil qui reprend plusieurs de ses textes en latin. Il s'y livre à un petit exercice d'autobiographie et raconte, avec un recul d'environ trente ans, l'expérience qui l'a conduit sur le chemin de la Réforme. Il était, dit-il, en train de lire ces textes compliqués de l'épître aux Romains où il est question de la justice de Dieu. Écoutons Luther :

« Alors, je commençai à comprendre que la justice de Dieu est celle par laquelle le juste vit du don de Dieu, à savoir de la foi (...). Alors, je me sentis un homme né de nouveau et entré, les portes grandes ouvertes, dans le paradis même. A l'instant même, l'Écriture m'apparut sous un autre visage (...). Ainsi, l'œuvre de Dieu, c'est ce que Dieu opère en nous ; la puissance de Dieu, c'est celle par

laquelle il nous rend capables ; la sagesse de Dieu, celle par laquelle il nous rend sages ; la force de Dieu ; le salut de Dieu ; la gloire de Dieu. »

La justice de Dieu est désormais la mienne, mais aussi la puissance de Dieu, la sagesse de Dieu, le salut de Dieu, la gloire de Dieu. C'est comme si l'on perdait tout à coup l'équilibre et qu'on soit pris de vertige. Comme l'homme de la parabole qui reçoit d'un coup 15 tonnes de billets de 1000 francs. Comme Paul qui entrevoit la folie de Dieu. Comme Luther qui prend conscience de ce que Dieu lui donne tout, le salut, la force, la sagesse, la justice, la vie sans limite. La Réforme va naître de ce sentiment de vertige.

On pourrait s'arrêter là. Mais il nous reste tout de même une amertume si l'on repense à la parabole de Matthieu. Car elle finit très mal, cette parabole : l'homme qui a reçu ses 10'000 talents ne se montre pas sous un jour particulièrement sympathique, puisqu'il prend son propre débiteur à la gorge, ce qui le conduira en prison. C'est à se demander si l'homme en question a bien compris ce qu'il venait de recevoir, et c'est à faire l'hypothèse que non, il n'a rien compris. Dans tous les cas, il n'a pas compris que recevoir un don, c'est s'engager à donner à son tour. Si je reçois gratuitement le don de Dieu, il m'est aussi donné, en conséquence, de pouvoir donner à autrui.

Pour l'illustrer, voici une dernière anecdote (peut-être bien historique), que je puise dans les *Propos de table* de Luther. Luther marche dans une ville avec un sien ami, ils rencontrent un mendiant, l'ami de Luther met la main à son gousset et donne une petite pièce au mendiant. Il se tourne ensuite vers Luther et lui dit avec un clin d'œil : « Dieu me le rendra ! ». Luther alors de se fâcher : « Non, mon ami, Dieu te l'a déjà donné ! » On ne donne pas à autrui dans l'espoir de fléchir Dieu, compris comme un grand épicier céleste qui tiendrait un livre de comptes, mais parce qu'on a déjà reçu de Dieu, et reçu dans une abondance telle que les mots nous manquent pour le dire.

Ainsi, la Réforme qu'on commémore aujourd'hui, c'est d'abord une redécouverte vertigineuse mais toute simple : celle que Dieu nous aime comme un père avant même que nous ne soyons ses enfants, qu'il nous réconcilie avec lui alors même que nous sommes encore ses ennemis, qu'il nous remet un don prodigieux que rien ne peut chiffrer.

La Réforme, c'est la prise de conscience de ce don de Dieu qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Et c'est aussi la prise de conscience qu'il faudrait être bien mesquin, une fois qu'on a reçu tout cela, pour ne pas accueillir la demande d'autrui, qu'il ait dû fuir son pays, comme ceux qui ont fui la France en 1572, qu'il ait faim ou soif, qu'il soit malade ou isolé. Si l'on est vraiment fidèle à l'intuition de Luther, et avant lui d'ailleurs à l'intuition de Paul et, pour tout dire, à l'Évangile, on ne peut qu'exprimer sa reconnaissance en accueillant les autres. Si l'on est vraiment réformé, on ne peut jamais l'être tout seul dans son coin.

Amen.

Michel Grandjean
Faculté de théologie, Genève